NOUVELLE-ORLÉANS, 1ER AVRIL 1909.

Livraison 2ème. *13ème Série.* *Tome I.*

COMPTES-RENDUS

DE

L'Athénée Louisianais

(GROUPE DE L'ALLIANCE FRANÇAISE)

Paraissant Tous les Trois Mois.

SOMMAIRE.

Pour l'Abonnement, s'adresser au Secrétaire, P. O. Box 725.

Prix de l'Abonnement, $1.00 par an, payable d'avance.

Le Numéro, 25 Cents,

A l'Imprimerie Philippe, 310-314, Passage de la Bourse.

NOUVELLE-ORLEANS :

Imprimerie Philippe, 310-314, Passage de la Bourse.

1909

Nouvelle-Orléans, le 1er Avril 1909.

COMPTES-RENDUS

DE

L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

GROUPE DE L'ALLIANCE FRANÇAISE.

Athénée Louisianais.

La Société fondée sous ce nom a pour objet :

1o. De perpétuer la langue française en Louisiane ;

2o. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et de les protéger ;

3o. De s'organiser en Association d'Assistance Mutuelle.

Nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs et des personnes qui désirent adresser des manuscrits à l'Athénée Louisianais les dispositions ci-dessous des règlements de notre Société :

1. Toute personne étrangère à l'Athénée, désirant lui communiquer un travail digne de l'intéresser, en demande l'autorisation au président, ou à un comité nommé à cet effet.

2. L'Athénée, dans ses travaux scientifiques et littéraires, ne s'occupe de politique ou de religion que d'une manière générale et subsidiaire.

3 Chaque membre ayant le droit d'exprimer librement sa pensée, doit en être responsable, et signera de son nom propre toutes les communications adressées à l'Athénée.

4. Les opinions émises dans les dissertations qui seront présentées à l'Athénée doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et notre Société n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.

Séance du 15 Janvier 1909.

Présidence de M. Alcée Fortier.

Présents :

MM. Alcée Fortier, président ;
Charles T. Soniat, 2d vice-président ;
Bussière Rouen, secrétaire perpétuel ;
Albert Breton, Emile S. Ecuyer et
Ludovic Lafargue.

M. Eugène Langlais, Vice-Consul de France, assiste aussi à la réunion, ainsi qu'un grand nombre d'invités.

A huit heures et un quart le président ouvre la séance, et vu l'ajournement du 8 janvier, les membres de l'Athénée Louisianais procèdent au renouvellement du bureau, avec le résultat suivant :

Prof. Alcée Fortier, président ;

Juge Emile Rost, 1er vice-président ;

Hon. Charles T. Soniat, 2d vice-président ;

M. Edgar Grima, sous-secrétaire.

Mlle Louise Soniat, fille de notre regretté membre, M. Gustave Soniat, et nièce de notre second vice-président, se fait bruyamment applaudir par sa façon d'interpréter sur le piano la ravissante composition de Chaminade " Les Sylvains " ; elle joue, comme rappel, une valse de Chopin.

Mlle Berthe Boissonneau, accompagnée par Mlle Julie Boissonneau, chante avec beaucoup de goût et d'expression un morceau des " Mousquetaires de la Reine."

La parole est donnée à M. Albert Breton, qui a choisi pour sujet de sa causerie : " Les Parisiens chez eux."

Pendant une heure et demie M. Breton parle avec esprit et d'une façon instructive et intéressante des Parisiens et les montre sous un jour nouveau pour les personnes qui ne connaissent pas cette vie intime et charmante des habitants de la capitale de la France. Il nous peint avec amour leurs mœurs

et leurs coutumes et choisit cette occasion pour défendre, comme Parisien, ses concitoyens contre les attaques injustes dont ils sont trop souvent les victimes. Il raconte avec finesse de nombreuses anecdotes à l'appui de ce qu'il avance et termine sa conférence en recevant de nombreux et chaleureux applaudissements.

Mlle Berthe Boissonneau rend avec art un morceau des "Noces de Jeannette" dont elle fait ressortir toutes les beautés ; elle a dû rechanter le morceau.

Mme Jeanne Dupuy-Harrison, une des lauréates de l'Athénée, ne refuse jamais son gracieux concours à notre Société, et elle fait entendre sa belle voix dans une des dernières compositions d'Octave Crémieux : "Toi que j'aime." Cette ravissante romance reçoit de Mme Harrison une admirable interprétation, et, comme toujours, l'aimable lauréate obtient sa large part d'applaudissements et chante, comme rappel, une délicate bluette, trop courte peut-être. Mme L. H. Ferchaud a accompagné Mme Harrison avec le talent qu'on lui sait.

A dix heures et quart le président prononce l'ajournement en priant les invités d'assister à la prochaine réunion.

Séance du 12 Mars 1909.

Présidence de M. Alcée Fortier.

Présents :

MM. Alcée Fortier, président ;

Charles T. Soniat, 2d vice-président ;

Bussière Rouen, secrétaire perpétuel ;

Edgar Grima, sous-secrétaire ;

Véran Dejoux, Consul de France, membre honoraire ; Charles F. Claiborne, Ludovic Lafargue, Ulysse Marinoni, Jr., Juge Robert H. Marr, Dr Walter Tusson, M. Choppin, de l'Abeille.

Le président ouvre la séance à huit heures et souhaite la bienvenue à M. Véran Dejoux, qui revient de France.

Le procès-verbal de la séance précédente est lu et adopté.

Le président annonce officiellement la mort d'un des membres les plus distingués de l'Athénée Louisianais, M. Lucien Soniat du Fossat, qui est décédé le 5 mars 1909. Le président dit qu'il a nommé un comité se composant de Messieurs Dr Félix A. Larue, Emile Rost et Edgar Grima, pour préparer le nécrologe de notre membre regretté ; et M. le Dr Félix A. Larue, au nom de ce comité, présente le rapport qu'il lit.

M. Ludovic Lafargue, en quelques paroles émues, propose l'adoption de ce rapport nécrologique, et il est décidé de plus de l'inscrire au procès-

verbal de cette séance et de le publier dans le prochain numéro des "Comptes-Rendus."

M. le Dr J. J. Castellanos a envoyé sa démission comme membre actif de notre Société, laquelle est acceptée avec le plus grand regret par ses collègues. M. Fortier suggère d'élire le Dr Castellanos membre honoraire de l'Athénée ; proposition à cet effet est faite par M. le Dr Félix A. Larue, elle est appuyée par plusieurs membres et adoptée à l'unanimité des voix.

Le président et le secrétaire annoncent les préparatifs qu'ils ont faits pour les deux conférences de M. Marcel Poëte, conférencier officiel de la Fédération de l'Alliance Française aux Etats-Unis : la première de ces conférences, dont le sujet est : "Le Pont Neuf, ou la Vie populaire au 17e siècle," aura lieu dans la salle du Collège Newcomb, le mercredi, 31 mars 1909, à huit heures du soir, sous les auspices du Cercle Français du Collège Newcomb et de notre Société ; la seconde conférence aura lieu sous les auspices de l'Athénée Louisianais, dans la salle de l'Union Française, le jeudi 1er avril 1909, à huit heures du soir ; le sujet suivant a été choisi : "Paris au Temps des Romantiques." Ces deux conférences seront avec projections.

Le secrétaire prévient les membres que les cartes d'invitation leur seront envoyées dans quelques jours, et il prie les membres de les distribuer afin que le succès de ces conférences soit assuré.

L'Athénée a reçu cinq manuscrits pour le concours de 1908-1909, et tout promet que la lutte littéraire de cette année sera brillante.

Après discussion, l'Athénée décide de donner sa fête annuelle le dimanche, 25 avril 1909, à 1 heure de l'après-midi ; c'est à cette séance publique que le lauréat ou la lauréate du concours recevra la médaille d'or et le prix en espèces. La partie musicale de cette solennité est laissée à M. Bussière Rouen, avec pouvoir de s'adjoindre d'autres membres. M. Rouen choisit, comme membres de son comité, M. Edgar Grima et M. le Dr Walter Tusson.

Le président croit devoir annoncer à ses collègues que les dépenses de notre Société ont augmenté considérablement depuis qu'elle donne des réunions publiques mensuelles, qu'elle fait venir les conférenciers de l'Alliance Française et qu'elle donne un prix en espèces en sus de la médaille d'or. Les membres ayant manifesté le désir d'augmenter les cadres de l'Athénée, il est entendu d'inviter des personnes des deux sexes à se joindre à nous.

A dix heures moins un quart l'ajournement est prononcé.

Nécrologe de M. Lucien Soniat du Fossat.

Dans la mort de Lucien Soniat du Fossat, frère de notre honoré vice-président, l'Athénée Louisianais vient de perdre un de ses meilleurs membres. Quinze jours à peine d'une maladie contre laquelle n'ont rien pu faire les efforts de la science et les soins les plus affectueux, ont suffi pour l'enlever à sa famille et à ses amis, lui dont la vigueur physique semblait promettre encore de longues années. Doué de toutes les qualités qui commandent l'estime et le respect, Lucien Soniat était aimé de tous ceux qui le connaissaient ; dans ses relations de famille, il avait pour les siens une affection et un dévouement sans bornes. La franchise de son caractère faisait ressortir la noblesse de ses sentiments ; la facilité de ses manières, la bonté et la générosité empreintes sur sa physionomie excitaient l'admiration de tous ceux qui avaient pu connaître cette nature d'élite. Aussi, au cours d'une vie pleine d'activité et de mouvement, il ne s'était fait que des amis ; on ne lui connaissait point d'ennemis. Dans les rangs de l'Athénée sa mort laisse un vide bien difficile à remplir : ce vide rappellera longtemps le souvenir de Lucien Soniat du Fossat, l'homme de bien, le noble caractère, l'ami preux et loyal.

Le comité recommande que ce faible hommage rendu à la mémoire de notre regretté collègue soit inscrit aux minutes de l'Athénée et qu'il en soit remis une copie à sa famille comme expression de toutes les sympathies et condoléances de l'Athénée Louisianais.

Le Comité :

Emile Rost,
Félix A. Larue,
Edgar Grima.

LA FÊTE DU PETIT BLÉ

OU

L'HÉROÏSME DE POUCHA-HOUMMA,

TRAGÉDIE EN CINQ ACTES

PAR

MR. LE BLANC DE VILLENEUFVE.

(SUITE)

ACTE I — SCÈNE II.

POUCHA-HOUMMA, TCHILITA-BÉ.

POUCHA-HOUMMA.

TU blâmes, sans motif, l'excès de ma douleur :
Connais donc l'affreux trait qui déchire mon cœur ;
Je le sens, il le faut, du coup qui nous menace
Je dois parler enfin, ma constance se lasse ;
Mais ne te flatte point que, prompt à m'alarmer,
D'une vaine terreur je me laisse opprimer.
Du trouble où tu me vois qui pourrait se défendre ?
Mon frère, sans frémir, pourras-tu bien m'entendre ?

TCHILITA-BÉ.

Tu me connaîtrais mal, si tu pouvais penser
Qu'il fût quelque péril qui pût m'intimider.
Contre les coups du sort mon âme est affermie ;
Je peux braver la mort, je méprise la vie ;
Heureux, si ce malheur qui te glace d'effroi,

Epargne mon pays et n'accable que moi.
Parle sans différer, tu pourras me surprendre ;
Mais du moins sans frémir, je saurai bien t'entendre.

POUCHA-HOUMMA.

Ta farouche vertu te fait illusion.

TCHILITA-BÉ.

Ton Manitou, sans cesse, égare ta raison.

POUCHA-HOUMMA.

Je connais ton erreur, elle va disparaître.
Apprends, mon frère, enfin, apprends à me connaître.
Depuis quarante hivers, interprête des Dieux,
Je commande en leurs noms et gouverne ces lieux.
Ministre respecté de nos sombres mystères,
Mon pouvoir est le fruit du culte de nos pères :
Mais ne t'y trompe point, mon esprit combattu
De la nécessité se fit une vertu.
Je connais tout le faux de ce culte frivole,
Et méprise en secret et le culte et l'idole.
Tu parais interdit...Je vois ton embarras...

TCHILITA-BÉ.

J'ai lieu d'être surpris, je ne m'en défends pas.
Ta conduite toujours dément ce langage ;
Pourquoi désavouer l'objet de ton hommage ?

POUCHA-HOUMMA.

Tu sauras mon secret, je vais le dévoiler.
Je n'ai rien maintenant à te dissimuler.
Le vulgaire, toujours de nouveautés avide,

Vers le bien constamment a besoin qu'on le guide.
A ses yeux, avec soin, il faut en imposer ;
Ce n'est qu'en le trompant qu'on le peut maîtriser.
Né superstitieux, il reste dans l'enfance ;
Son bonheur, cependant, tient à son ignorance.
S'il s'éclaire jamais il devient furieux,
Il outrage les lois, il renverse ses Dieux.
Il faut donc subjuguer sa raison vacillante ;
Lui faire révérer le frein qu'on lui présente ;
Offusquer son esprit, lui tracer son devoir ;
En le faisant trembler, soutenir son espoir ;
A ses sens engourdis présenter le prestige,
De son illusion propager le vertige ;
Dans son aveuglement toujours l'entretenir,
Et flatter ses penchans pour mieux l'assujettir.

TCHILITA-BÉ.

Ce discours, en effet, a lieu de me surprendre ;
Mais, ai-je bien compris ce que je viens d'entendre ?
Si ton esprit enfin a reconnu l'erreur,
Quel augure aujourd'hui peut affliger ton cœur ?

POUCHA-HOUMMA.

Je rougis à tes yeux de ma faiblesse extrême.
Malheureux Cala-bé, fils coupable que j'aime ! . . .
A peine je goûtais les douceurs du sommeil. . .
O nuit ! affreuse nuit. . .O plus affreux réveil !
Pourquoi faut-il, hélas ! que ma faible paupière
Puisse s'ouvrir encore. . . O fatale lumière,
A ce jour désastreux, ce jour si redouté,
Refuse, s'il se peut, ta funeste clarté.

TCHILITA-BÉ.

Tu doutes de mon cœur... Me crois-tu sans courage?
Je ne te conçois pas, et ta douleur m'outrage ;
Par des mots ambigus, cesse de m'affliger,
De mon zèle surtout, apprends à mieux juger.
Que je sache du moins ce qu'il faut que je fasse ;
Compte sur tout mon sang, compte sur mon audace.

POUCHA-HOUMMA.

O rêve trop affreux, avec juste raison (*f*)
Tu répands sur mon cœur le plus cruel poison.

TCHILITA-BÉ.

Ah ! je respire enfin, et contre mon attente,
Je n'en puis plus douter, un rêve t'épouvante ;
De tous tes longs discours voilà le résultat ;
Une simple vapeur a changé ton état :
Ton bonheur dépendait d'une vaine chimère,
Tu rêves, c'est assez, tu maudis la lumière ;
De tes gémissemens le temple retentit,
L'allarme se répand, et ton frère rougit.

POUCHA-HOUMMA.

Augmente, s'il se peut, le tourment que j'endure ;
Renonce à l'amitié, repousse la nature ;
Triomphe de mes maux, ajoute à mon malheur,
Dégrade mes vieux ans, déchire-moi le cœur.
Insensible, cruel, il n'est rien qui te touche ;
Le reproche, le fiel sont toujours dans ta bouche ;
Et je ne trouve en toi, dans l'état où je suis,
Qu'un censeur obstiné qui comble mes ennuis.

TCHILITA-BÉ.

Dans ce facheux instant où ton âme abattue,
Se plàit à s'enivrer du poison qui la tue,
D'un frère, d'un ami qui t'aime tendrement,
Tu ne saurais juger avantageusement.
J'ài voulu rappeler ta raíson qui s'égare,
Je suis un indiscret, un tyran, un barbare ;
Mon zèle méconnu ne paraît à tes yeux,
Que des soins criminels qui te sont odieux.
Je trahis mon devoir, les droits de la nature,
Et ne suis plus enfin qu'un insigne parjure.

POUCHA-HOUMMA.

Ai-je bien entendu ? Quel affreux jour me luit !...
Quoi ! j'ai pû t'outrager ? Quelle horreur me [poursuit ? ...
Pardonne, s'il se peut, excuse ma faiblesse ;
Le malheur à l'excès est pire que l'ivresse.
Dans l'état où je suis, ne m'abandonne pas.
Mon frère, mon ami, reçois moi dans tes bras.

(*Il se jette dans les bras de son frère*, *qui le serre contre sa poitrine avec attendrissement*, *et laisse échapper quelques larmes.*)

TCHILITA-BÉ.

Placé contre mon cœur, juge s'il te pardonne !...
Instant délicieux, quel trouble t'environne !...
Mon frère dans mes bras ! mon frère malheureux !
Achève, sort cruel, ou comble donc mes vœux.
Fais rejaillir sur moi l'effet de ta puissance,

J'ose te défier, éprouve ma constance.
Et toi, qui le premier, as vu couler mes pleurs,
Si j'ai pu partager tes cuisantes douleurs,
Que j'apprenne du moins le motif qui t'accable,
Ce présage cruel, ce rêve détestable ;
Parle sans différer, dévoile ce secret.

POUCHA-HOUMMA.

Tu le veux, je le dois, tu seras satisfait.
De mes vives douleurs tu connaîtras la source.
Hier, quand le Soleil allait finir sa course,
Que l'éclat presque éteint de son feu rayonnant,
D'une pâle clarté couronnait l'Occident,
Je contemplais d'ici sa mourante lumière,
Quand le sommeil, hélas ! vint fermer ma paupière.
Alors, il m'en souvient... O cruel souvenir,
La terre, sous mes pas, me parut s'entrouvrir ;
Un abyme aussitôt, à mes yeux se présente ;
Une vapeur, soudain, infecte, dégoutante,
Tourbillonne dans l'air, et lance près de moi,
Un cadavre sanglant qui me glace d'effroi.
Je voulus m'éloigner ; lorsque sa voix plaintive,
Vint frapper par ces mots mon oreille attentive :
" Malheureux, où vas-tu ? je ne veux qu'un regard,
" Examine ce flanc, vois ces coups de poignard :
" De ton fils Cala-bé, voilà le digne ouvrage !
" Je suis Ittela-ia, victime de sa rage.
" Le traitre me surprit.... Sa barbare fureur,
" Par des coups redoublés, atteignit à mon cœur ;
" Tu sais qu'en ce climat, un arrêt immuable,

“ Veut qu’on venge le sang par le sang du coupable.
“ A demain, c’est assez, ce jour trop attendu,
“ Ne se passera point qu’il n’en soit répandu.”
De ses faibles liens, ma languissante vie,
Semblait se dégager d’horreur anéantie,
Le cadavre à mes yeux. à la fin s’engloutit,
Et mon affreux sommeil heureusement finit...

TCHILITA-BÉ.

Ce songe plein d’horreur, ce sinistre présage,
De tes perplexités peut bien être l’ouvrage;
Depuis que Cala-bé s’est rendu criminel,
Le repos s’est enfui de ton cœur paternel :
La lumière à tes yeux a perdu tous ses charmes ;
Chaque jour, chaque instant redoublent tes allarmes,
Et la nuit ton esprit prévenu sans retour,
A pû te retracer les souvenirs du jour.

POUCHA-HOUMMA.

En vain ton amitié, qui m’est si nécessaire,
Veut verser sur mes maux un baume salutaire.
Un noir pressentiment trop gravé dans mon cœur,
De tes soins généreux, repousse la douceur.

TCHILITA-BÉ.

Eh bien ! au sentiment qui t’agite sans cesse,
Puisque tu dois céder, cède au moins sans faiblesse,
Et de ce jour qui luit, quelle que soit la fin,
Ose l’envisager avec un front serein ;
Mais je ne prévois pas que dans cette journée,
Le malheur que tu crains trouble ta destinée :
Cala-bé par tes soins, échapant aux Tchactas,

Se trouve en ce moment, chez les Attac-Apas.
Je sais que de leur chef, de Panchi ton intime,
Il a gagné le cœur et mérité l'estime ;
Qu'il est vu de bon œil, chez cette nation,
Et qu'on parle déjà de son adoption.
On dit plus ; que reçu dans sa propre famille,
En secret ton ami lui destine sa fille.

POUCHA-HOUMMA.

Je le sais ; mais je crains... Tu n'eus jamais d'enfans,
Tu ne peux concevoir le trouble de mes sens.

SCÈNE III.

Poucha-Houmma, Tchilita-Bé, Un Guerrier.

LE GUERRIER.

Je viens te prévenir, que plein d'impatience,
Au Temple, en ce moment, le peuple te devance.
Qu'on le voit pénétré de respect et d'amour,
Pour l'astre paternel qui nous donna le jour.
Je dois te dire aussi, qu'à très-peu de distance,
Un canot vers ces bords diligemment s'avance :
Qu'il a fait par trois fois le signal des amis,
Et que déjà plusieurs ont reconnu ton fils.

POUCHA-HOUMMA.

Que dis-tu ?... Cala-bé...

LE GUERRIER.

C'est Cala-bé lui-même,
Et chacun à le voir prend un plaisir extrême.

POUCHA-HOUMMA.

O coup inattendu !... trop funeste moment !
Il était donc fondé ce noir pressentiment.
(*Il porte la main sur son front, parait méditer un instant et dit ensuite au guerrier.*)
Il suffit... laisse-moi... Je n'ai rien à te dire.
Mon fils est dans ces lieux !... A peine je respire.

SCÈNE IV.

POUCHA-HOUMMA, TCHILITA-BÉ.

POUCHA-HOUMMA.

Qui pourrait définir ces sentiments secrets,
Qui du sort quelquefois décèlent les décrets,
Et qui nous dévoilant nos tristes destinées,
Anticipent nos maux sur le cours des années ?
Mon frère, tu le vois, le ciel dans son couroux,
Me ramène ce fils qu'on croyait loin de nous.
De mon rêve déjà je reconnais la trace.

TCHILITA-BÉ.

Je ne puis à celà voir la moindre disgrace.
Ton fils qui vient te voir bientôt repartira.
Et s'il faut dès demain il s'en retournera.
Mais sortons un instant ; nous le verrons ensuite ;
Tu dois lui dérober le trouble qui t'agite.

POUCHA-HOUMMA.

Ah ! sans doute il le faut ; mais comment le cacher,
Ce trouble que mon cœur ne saurait maîtriser.

FIN DU PREMIER ACTE.

Acte Second.

SCÈNE I.

Poucha-Houmma, Tchilita-Bé, Le Peuple.

POUCHA-HOUMMA.

On m'apprend que mon fils… Ah ! sans doute peu sage !
D'un cours précipité, vogue vers ce rivage.
Quelqu'en soit le motif, son imprudent retour,
Va retarder un peu la fête de ce jour.
Je veux le voir avant… ma vive impatience,
Ne saurait différer… mais c'est lui qui s'avance.
Être bon et puissant, toi, notre bienfaiteur,
De ce jour solennel écarte le malheur.
Daigne veiller sur nous et dissiper l'orage,
Qui voudrait obscurcir le ciel de ce rivage.

SCÈNE II.

Poucha-Houmma, Tchilita-Bé, Le Peuple, Cala-Bé, Fouchi.

CALA-BÉ (*se jettant dans les bras de son père.*)

Mon père, dans tes bras je me retrouve enfin,

POUCHA-HOUMMA.

Pour me donner, mon fils, le plus mortel chagrin.
As-tu donc oublié qu'un peuple qu'on redoute,
De ton sang altéré veut la dernière goutte ?
Que le Tchacta puissant, aigri par mes refus,

Peut au premier moment... hélas ! n'en parlons plus :
Eloignons, s'il se peut, le souvenir funeste,
Qui ne mes derniers jours empoisonne le reste.
Quel est ce jeune enfant que je vois avec toi ?

CALA-BÉ.

La fille de Panchi que j'aime plus que moi.
Je ne puis t'exprimer combien elle m'est chère,
Reçois-la dans tes bras, qu'elle retrouve un père.

(*Il la conduit vers son père qui la reçoit avec les démonstrations de la plus vive tendresse.*)

POUCHA-HOUMMA.

Oh ! de quel sentiment j'éprouve la douceur !
Qu'il est délicieux ! il dilate mon cœur.
J'oublie en ce moment mes plus vives allarmes.
Ma fille, dans ton sein que j'épanche mes larmes.
Elles coulent de joie... heureux si désormais...
Hélas ! puissent tes yeux n'en répandre jamais.

FOUCHI.

Sur les pas d'un époux, marchant en assurance,
Des éléments fougueux j'ai bravé l'inconstance ;
J'ai quitté mon pays, mes parents et mes Dieux ;
J'ai tout sacrifié pour le suivre en ces lieux.
Heureuse, il ne manquait à mon destin prospère,
Que l'accueil gracieux que tu viens de me faire.
Que l'être créateur, notre unique recours,
De son œil attentif veille sur tous tes jours.

CALA-BÉ.

Mon père, tu l'entends ; son âme douce et pure,
Admet les sentimens qu'inspire la nature :
Elle saura t'aimer ; et son cœur plein de nous,
Comblera le bonheur de son heureux époux.

POUCHA-HOUMMA (*A part*).

Dans quel saisissement mon âme se replonge !
Bonheur inattendu, ne serais-tu qu'un songe ?
Et n'aurais-je joui du plaisir de les voir,
Que pour mieux ressentir mon affreux désespoir.

(*Haut*)

Mes enfans, mon état approche du délire.
Mes sens sont trop émus !... je jouis, je soupire...
Laissons cet entretien... Raconte moi mon fils,
En partant de ces lieux, quels furent tes ennuis.

CALA-BÉ.

Tu dois te rappeler quand, surpris sans défense,
J'échapai, par tes soins, aux traits de la vengeance ;
Qu'un seul moment perdu décidait de mon sort ;
Qu'il me fallut choisir de la fuite ou la mort.
La nuit couvrait le ciel de son immense voûte.
Je partis ; au couchant je dirigeai ma route,
Dans les profondes eaux je me plongeais souvent,
Pour suivre mon objet, bien plus directement.
Ce fut, par ce moyen, que sans nulle disgrâce,
Aux agiles Tchactas je dérobai ma trace.
Et du Soleil enfin, la première lueur,
En éclairant mes pas, mit fin à ma terreur.

POUCHA-HOUMMA.

Achêve donc Soleil ; exerce ta puissance ;
Eloigne de ces lieux la soif de la vengeance.
Daigne combler mes vœux ! O Dieu de mon pays,
Pourrais-tu voir, hélas !... Je t'écoute, mon fils.

CALA-BÉ.

Après vingt jours enfin de travaux et de peines,
Des Grands Attac-Apas, je découvris les plaines,
J'avançais lentement.,. la fatigue, la faim,
Me menaçaient déjà de finir mon destin.
Banni de mon pays, éloigné de mon père,
Recherchant le secours d'une terre étrangère,
Errant seul sans espoir au milieu des forêts,
Et poursuivi surtout par de tristes regrets,
J'envisageais la mort avec indifférence.
Pour des maux excessifs il n'est point de constance,
Mon courage vaincu se trouvait sans ressort,
Et j'allais me livrer à mon funeste sort,
Quand je vis tout à coup à l'ombre d'un érable,
Parmi plusieurs guerriers un vieillard vénérable.
Il observait mes pas, paisiblement assis.
Je m'arrête d'abord, tout peignait mes soucis.
Pâle, défiguré, sans armes, sans défense,
Je ne pus inspirer aucune défiance.
Un jeune homme sur moi, qui s'avança soudain,
M'aborda d'un air doux, et me tendant la main :
" Camarade, dit-il, tu parais dans la peine,
" Nous pouvons te servir, mais quel dessein [t'amène ?

" De la part de mon chef je viens pour le savoir ;
" Ne dissimule rien, quelque soit ton espoir."
Je répondis : " Hélas, tu dois voir ma misère.
" Je naquis aux Hoummas, et le chef est mon père.
" Jai fui dans ce climat pour racheter mes jours ;
" Voilà la vérité sans feinte et sans détours."
Après ce triste aveu, nous marchons en silence,
Et bientôt du vieillard je me trouve en présence,
Il apprend qui je suis, il paraît satisfait ;
Ses gestes, ses regards expriment l'intérêt.
Sa voix sans différer, mais non sans me surprendre,
Avec affection, ces mots me fit entendre :
" Etranger, qu'un destin bizarre, rigoureux,
" Après mille dangers a conduit dans ces lieux,
" Rassûre tes esprits, ne crains point de disgrâce,
" Parmi nous aujourd'hui tu peux trouver ta place :
" Chez tes concitoyens on m'apprit autrefois
" De l'hospitalité les précieuses lois.
" Mais ne déguise rien ; parle avec confiance ;
" Quel motif t'a banni du lieu de ta naissance ?"
O chef, dis-je soudain, sur mon affreux malheur,
Je n'ai rien à cacher, je vais t'ouvrir mon cœur.
Tu connais les effets de la liqueur brulante,
Elle troubla mes sens. Plein d'horreur, d'épou-
[vante,
Je saisis un poignard, et ma cruelle main,
D'un Tchacta, mon ami, termina le destin.
Infracteur malheureux des lois de ma patrie,
J'ai quitté mon pays pour racheter ma vie.
Alors le souvenir de mes vives douleurs,

Ouvrit avec excès la source de mes pleurs.
Ce langage muet, mon état, ma franchise,
Excitèrent bientôt une douce surprise ;
Les larmes du vieillard s'échappaient de ses yeux ;
Il m'embrassa soudain, et bénissant les Dieux,
" Ecoute, me dit-il, jeune homme que j'admire ;
" Partage, s'il se peut, l'excès de mon délire.
" Le fils de mon ami, que je retrouve en toi,
" Doit recevoir le prix de ses bontés pour moi.
" Si ton père jamais traça dans ta mémoire,
" Nos guerres, nos combats, ses succès, son histoire,
" Tu sauras que par lui je me vis affranchi ;
" Que je fus son captif, reconnais donc Panchi."
A ces mots, je me sens tressaillir d'alégresse.
Je me trouve en ses bras, je l'étreins, il me presse,
Ce moment fortuné, ranimant mon espoir,
Un avenir heureux me permit d'entrevoir.
Enfin, après huit jours, remis de mon voyage,
Nous primes satisfaits le chemin du village ;
Je fus reçu partout avec affection,
Et l'heureux lendemain vit mon adoption.
Ton ami me reçut au sein de sa famille ;
Il ne te doit plus rien, il m'a donné sa fille.
Mon père, c'est ainsi qu'un sort plein de rigueur,
Après d'affreux détours m'a conduit au bonheur.

POUCHA-HOUMMA.

O mon fils, le destin léger, impénétrable,
Nous trahit au moment qu'on le croit plus traitable ;
D'un espoir trop flatteur il faut se défier.

On s'égare aisément sur un simple sentier ;
La route du bonheur est à peine tracée,
Et n'existe souvent que dans notre pensée.

SCÈNE III.

LES ACTEURS PRÉCÉDENS, UN GUERRIER.

LE GUERRIER.

Notre père commun, digne objet de nos vœux,
S'est élevé déjà jusqu'au plus haut des cieux ;
Il décline et bientôt par sa course rapide,
Il va laisser la nuit daus l'espace du vuide ;
L'on voit avec regret les moments s'échapper,
Pour l'acte solennel que tu dois célébrer,
Le conseil des vieillards, qu'un feu divin inspire,
Me dépêche vers toi pour venir t'en instruire.

POUCHA-HOUMMA.

Retourne sur le champ, et tu feras savoir,
Que je vais m'acquitter de ce pieux devoir.
Guerriers, devancez-moi : trouvez-vous à vos
[places ;
Vous pouvez m'annoncer, je marche sur vos traces.
Mon fils, sans différer, tu peux suivre leurs pas ;
Charge toi de Fouchi, ne l'abandonne pas ;
A toi, Tchilita-bé, je n'ai rien à prescrire,
Mais j'aurai néanmoins quelque chose à te dire.
Je veux un seul instant, de mon cruel souci,
Sans te rien déguiser t'entretenir ici.

SCÈNE IV.

POUCHA-HOUMMA, TCHILITA-BÉ.

POUCHA-HOUMMA.

Que les temps sont changés ! jadis cette journée,
De mon cœur satisfait comblait la destinée.
Aujourd'hui, pénétré d'une sombre terreur,
Un sentiment cruel vient assaillir mon cœur ;
Déjà le sang Houmma, par un affreux carnage,
Me paraît à grands flots inonder ce rivage.
Des cris plaintifs, des pleurs, viennent frapper mes [sens,
Et mon âme répond à ces tristes accens.

TCHILITA-BÉ.

Ainsi d'un songe vain, occupant ta pensée,
Tu cèdes sans efforts à ta raison blessée ;
Tu te livres déjà sans avoir combattu ;
Et sous l'ombre du mal tu tombes abattu.
Tu n'espères plus rien ; et ton œil qui s'égare,
Ne voit plus sur tes pas qu'un fantôme bizarre.
De nos braves guerriers, le zèle, la valeur,
Ne peuvent dissiper la crainte de ton cœur.
Tu me comptes pour rien, je suis nul à ta vue,
Mon bras est engourdi, ma valeur est déchue ;
Dans ton affreux malheur, tu ne te souviens plus,
Que l'on vit à mes pieds nos ennemis vaincus.
Pardonne en ce moment mon peu de modestie ;
Je te parle à regret des succès de ma vie.

POUCHA-HOUMMA.

Que tu saisis bien mal le secret sentiment,

Dont je suis agité dans ce cruel moment.
Je ne connais que trop ta fierté, ton courage ;
Voilà ce que je crains ; voilà le noir présage,
Qui pèse sur mon cœur et qui me fait frémir ;
Ton caractère altier ne saurait s'adoucir.
La guerre, les combats, ces charmes de ta vie,
Peuvent par des revers accabler ma patrie ;
Aux Tchactas trop nombreux, tu ne saurais céder,
La tête de mon fils que tu voudras sauver.
Tout peint à mon esprit un avenir funeste :
Hélas ! un seul espoir est tout ce qui me reste.
Condamnés, par la loi, cédons à sa rigueur,
Je dois à mon pays la paix et le bonheur.
Terminons nos débats, acquittons notre dette,
La justice le veut, il lui faut une tête ;
Pour celle de mon fils ne puis-je point offrir,
La mienne que le temps s'apprête à me ravir ?

TCHILITA-BÉ.

Je ne m'attendais pas à ce projet étrange !
Il est beau cependant et digne de louange.
Mais j'ai d'autres moyens, dont on peut au besoin,
Se servir avec fruit, et ce sera mon soin.
Dans un autre moment tu pourras les apprendre,
Il suffit... trop long-tems nous nous faisons attendre;
Marchons sans différer, renferme ton ennui ;
Le peuple qui t'attend t'appelle près de lui.
Allons, mon frère, allons calmer par ta présence
Les justes mouvemens de son impatience.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME.

SCÈNE I.

TOUS LES ACTEURS SONT SUR LA SCÈNE.

POUCHA-HOUMMA, (*assisté de deux vieillards.*)

Peuple que je chéris, qu'en ce jour solennel,
Vos vœux les plus ardens s'élèvent jusqu'au ciel.
Le fruit de vos travaux, payés par l'abondance,
Doit ouvrir votre cœur à la reconnaissance.
Nous voilà délivrés du plus cruel souci :
Les horreurs de la faim vont s'éloigner d'ici :
Nos femmes, nos enfans, errant à l'aventure,
N'iront plus dans les bois chercher leur nourriture.
Pour un bienfait si grand, à l'être créateur,
Offrons nos premiers grains, redoublons de ferveur:
Femmes, sans différer, venez à ma demande,
Que chacune de vous apporte son offrande ;
Que vos humbles regards, dans cette fonction,
Annoncent le respect et la soumission.

(*Ici les femmes viennent à la file. La première porte une corbeille qu'elle vient déposer sur un autel qui est devant Poucha-Houmma. Celles qui suivent ont chacune un petit panier plein de farine de maïs qu'elles viennent verser dans cette corbeille. Elles se rangent ensuite sur le côté gauche du théâtre.*)

TCHILITA-BÉ.

Guerriers, approchez-vous et que votre présence,
Au Peuple en ce moment impose le silence.
Que vos soins vigilans repriment dans ces lieux,
Tout ce qui peut troubler l'acte religieux.

(*Les guerriers viennent se ranger sur la droite du théâtre. Tchilita-bé se met à leur tête. Ils ne sont armés que de leurs Tapinas, espèce de massue de bois.*)

POUCHA-HOUMMA, (*adressant la parole aux femmes.*)

O vous, par qui nos champs se parent de verdure,
Dont l'assidu travail seconde la nature,
Unissez à nos voix la douceur de vos chants ;
Appelez près de vous vos plus jeunes enfans ;
Que d'un commun accord, vers le meilleur des pères,
Nos accens réunis élèvent nos prières.

(*Il prend au même instant une poignée de farine qu'il jette du côté de l'Orient en soufflant dessus. Il répète par trois fois la même cérémonie, et entonne à chaque, un couplet de l'Hymne qui suit, dont on répète le refrain.*)

HYMNE AU SOLEIL.

Air : *Quand le fier Baron d'Etange.*

Etre pur, inaltérable,
Seul principe créateur,
Source vive, délectable,
D'où découle le bonneur ;
De nos champs que tu fécondes
Les prémices nous t'offrons ;
O toi qui régis ce monde,
Daigne recevoir nos dons.

Aussitôt que ta présence,
Vient chasser la sombre nuit,
Nous t'adorons en silence ;
La nature te sourit.
De nos champs que tu fécondes,
Les prémices nous t'offrons ;
O toi qui régis ce monde,
Daigne recevoir nos dons.

Soleil, dans cette journée,
Tous nos vœux te sont soumis :
Comble notre destinée,
Dissipe nos ennemis.
De nos champs que tu fécondes
Les prémices nous t'offrons ;
O toi qui régis ce monde,
Daigne recevoir nos dons.

POUCHA-HOUMMA.

Pour imprimer ce jour aux êtres innocens,
Qui croissent sous nos yeux, et charment nos vieux
Un acte rigoureux vous devez satisfaire ; [ans,
Mères, acquittez-vous de ce devoir sévère ;
Que vos jeunes enfans par vos mains soient punis,
D'un délit que jamais aucun d'eux n'a commis.
Hélas ! tous nos ayeux ont suivi cet usage
Prescrit absolument par un affreux présage.
Dans ce fait important, qui va vous occuper,
Oubliez, s'il se peut, qui vous allez frapper.
Sans doute que du ciel la profonde sagesse,
Veut savoir si vos cœurs sont exempts de faiblesse.

(*Les femmes sortent et emmènent avec elles leurs plus petits enfans. Un instant après, on doit les entendre jeter des cris de douleur qui doivent imprimer à ceux qui sont sur la scène un sentiment de tristesse mêlé de crainte. Dans l'instruction que j'ai mise en tête de cet ouvrage, j'ai parlé de cette affreuse cérémonie.*)

Le Soleil fuit au loin, et bientôt de ses traits,
Il dorera le verd de nos sombres forêts.
Nous pouvons maintenant, sans commettre d'offense
De nos corps affaiblis réparer l'abstinence. (*g*)
(*s'adressant aux femmes.*)
De notre grain nouveau, que l'on serve soudain,
Des vieillards, des enfans, qu'on appaise la faim.
(*à Tchilita-bé*)
Mais que l'ordre surtout, dans ce jour d'allégresse,
Triomphe des écarts de la vive jeunesse.

(*A suivre.*)

LE GROUPE DES BARQUES.

POÉSIE.

Ces dix barques groupées au port,
Ont éployé leurs voiles blanches ;
Comme une aile d'oiseau, qui sort
Et couvre son nid, dans les branches.

Dans ce groupe de batelets,
Jolis en leur ample voilure,
On dirait de longs mantelets
Avec les flots d'une coiffure.

Là.....c'est le môle des pêcheurs,
Revenus de la mer houleuse,
Aux reflets, pâles de blancheurs,
Dont l'ombre est souvent si trompeuse.

C'est le remous des éléments :
Furieux aux soirs de tempête !
Alors que les marins fervents,
Vers les cieux, lèvent haut la tête !

Ce drame du petit bateau
Se joue au large, au loin sur l'onde ;
Mais au hâvre il se berce sur l'eau,
Dans une paix douce et profonde.

C'est un poème en quelques vers,
Qui chante la lutte vaillante !
Des humbles travailleurs des mers,
C'est l'histoire simple et touchante.

ULLA.

ACROSTICHE.

Maria : c'est un nom qu'on aime —
Admirable ! comme un poème —
Radieux ! comme un pur rayon —
Ici, l'ange de la maison
A reçu ce nom de baptême.

....

ULLA.

LES COLOMBES BLANCHES.

VERS A MARIA.

Je vis s'abattre près un essaim d'oiseaux blancs :
Des colombes du ciel ! et leurs ailes soyeuses,
S'entrechoquant dans l'air, bruissaient chansons
[joyeuses !
C'étaient vos bons souhaits que m'apportaient leurs
[chants !

Messagères, aussi, de parfums odorants :
De l'humble violette elles paraient leurs plumes !
On eût dit le l'encens, flottant aux bords des
[brumes !
C'était le doux écho de vos vœux si charmants.

ULLA.

Mexico, janvier, 1909.